



HAL
open science

Bien-être et sujet corporel Sensibilité et norme propre du volleyeur en situation

Michel Récopé, Hélène Fache, Géraldine Rix

► **To cite this version:**

Michel Récopé, Hélène Fache, Géraldine Rix. Bien-être et sujet corporel Sensibilité et norme propre du volleyeur en situation. S. Abadie (Ed.), Clinique du sport et des pratiques physiques, Presses Universitaires de Nancy, (pp. 105-124, 2008. hal-01898053

HAL Id: hal-01898053

<https://uca.hal.science/hal-01898053v1>

Submitted on 17 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bien-être et sujet corporel

Sensibilité et norme propre du volleyeur en situation

Récopé Michel, Fache Hélène, Rix Géraldine

Laboratoire d'Anthropologie des Pratiques Corporelles
(LAPRACOR/SOI, EA 3690)
Université Blaise Pascal, UFR STAPS, BP 104, 63172 Aubière
Michel.Recope@univ-bpclermont.fr

Récopé M., Fache H., Rix G. (2008). Bien-être et sujet corporel. Sensibilité et normes propres du volleyeur en situation. In S. Abadie (Ed.), *Clinique du sport et des pratiques physiques*. Nancy : PUN, pp. 105 - 124.

(Actes du Colloque international « Soigner le corps ? Santé et sujet corporel », organisé par l'Equipe ACCORPS (UMR 7117, CNRS, Archives Henri Poincaré Nancy1).

Bien-être et santé : perspectives générales

Le thème “santé et sujet corporel” est abordé par son versant “bien-être et sujet corporel” car une revue des discours sur la santé établit qu'on la réfère souvent au bien-être (Voyer et Boyer, 2001). Il s'agira d'esquisser une caractérisation du bien-être en situation à partir des perspectives de Canguilhem.

La position de Canguilhem sur le rapport entre santé et bien-être est proche de celle de Kant : “On peut se sentir bien portant, c'est-à-dire juger d'après son sentiment de bien-être vital, mais l'on ne peut jamais savoir que l'on est bien portant” (Kant cité par Canguilhem, 1998, p. 13). Canguilhem considère que la santé

relève d'un sentir, d'un sens existentiel et non d'un savoir : elle inclut la référence vitale au plaisir ou à la douleur éprouvés et n'est donc pas une idée susceptible de représentation. Il tient la santé sentie pour "la vérité du corps en situation d'exercice", vérité étrangère à toute relation de type mécanique. Les tentatives de la recherche médicale visant une définition scientifique ne peuvent masquer le fait que la santé reste un concept vulgaire et une question philosophique.

"Nous soutenons que la vie d'un vivant, fût-ce d'une amibe, ne reconnaît les catégories de santé et de maladie que sur le plan de l'expérience, qui est d'abord épreuve au sens affectif du terme" (Canguilhem, 1988, p. 131).

Le bien-être sera appréhendé en tant qu'éprouvé affectif en situation d'exercice corporel, par l'étude d'un volleyeur (X par la suite) reconnu comme l'un des tous meilleurs défenseurs mondiaux. X est un bon sujet d'étude car il se distingue des autres joueurs par un investissement défensif important et par de fréquentes réactions d'insatisfaction lorsque son équipe perd le point. L'expérience de X est l'objet de cette étude en raison de sa mobilisation défensive et de ses manifestations d'insatisfaction. Notre objectif principal est d'appréhender ce qui est sous-jacent à son bien-être en situation.

Distinguer "motivation" et "mobilisation" : une nécessité issue du terrain

Dans le champ des pratiques corporelles, les procédures d'enseignement et d'entraînement restent implicitement inscrites dans une pensée cognitiviste valorisant la connaissance d'*un* environnement existant indépendamment des pratiquants (cet environnement est posé comme référentiel symbolique ; la connaissance qu'en a chaque pratiquant est par conséquent renvoyée à l'écart dont témoigne l'interprétation plus ou moins bonne de cet environnement) et celle d'*une* motricité fondée sur des techniques spécifiques efficaces (que tout pratiquant s'est plus ou moins approprié).

Selon cette conception dominante, la subjectivité des pratiquants réside essentiellement dans leur motivation à pratiquer : l'investissement personnel est censé refléter le degré de motivation pour l'activité considérée selon les satisfactions ou plaisirs qu'ils y trouvent.

Diverses observations empiriques questionnent la validité de cette conception. Quand on s'intéresse à l'investissement des pratiquants durant les matchs de volley-ball, on note une grande variété interindividuelle de mobilisation défensive des joueurs au sein des diverses situations du jeu (Marsenach, 1991). Cette mobilisation désigne l'intensité de la présence active du pratiquant afin d'éviter de perdre le point. Sa variété interindividuelle est observée au sein de populations différentes : élèves en Education Physique et Sportive (EPS), étudiants en STAPS, joueurs de club. Elle n'est pas dépendante de l'âge, ni de la quantité de pratique antérieure, ni même du niveau de pratique. On observe par exemple qu'en cours d'EPS, certains élèves sont plus mobilisés défensivement que des joueurs pratiquant volontairement en club.

Cette mobilisation se traduit en match par la fréquence d'une attitude passive ou réactive, laissant penser que les joueurs se sentent plus ou moins concernés par les déplacements du ballon. De nombreux pratiquants, très souvent en "attitude de repos" (debout, immobiles, statiques, bras ballants) ne se préparent jamais à intervenir, et réagissent tardivement lorsque le ballon arrive à leur proximité. D'autres, beaucoup moins nombreux, manifestent une présence active débordante dans la plupart des situations du jeu. On observe des cas intermédiaires entre ces deux extrêmes.

S'agit-il d'une question de différence ou de degré de motivation, conformément au postulat de la conception dominante ? Nos observations infirment cette hypothèse : bien que certains pratiquants satisfassent tous les indicateurs concrets d'une forte *motivation* à la pratique du volley-ball, ils s'avèrent pourtant fort peu *mobilisés en situation* de pratique. Ce paradoxe, repéré chez une population de jeunes joueurs de club, a d'ailleurs déclenché nos préoccupations exacerbées par le constat inverse : des personnes peu motivées par la pratique du volley-ball s'avèrent pourtant très mobilisées en situation.

Cette dissociation entre motivation affichée hors situation de pratique et mobilisation manifestée en situation de pratique apparaît comme une question cruciale. D'autant plus qu'une revue de littérature sur la motivation (Récopé, Rix, Fache et Lièvre, 2006) montre que l'effet comportemental le plus fréquemment rapporté est précisément le caractère mobilisateur de la motivation (Nuttin, 1985 ; Coquery et Marins, 1991 ; Vallerand et Thill, 1993).

Ces constats progressivement spécifiés et vérifiés, antérieurs à tout effort de théorisation, ont suscité une recherche d'intelligibilité,

afin de comprendre ce qui est sous-jacent à la mobilisation défensive. La référence au bien-être éprouvé en situation de pratique s'est imposée comme constituante de cette compréhension.

Présentation de l'étude

La première étape consiste en une analyse de la pratique *in situ* de X effectuée en différé sur le film d'un match du plus haut niveau mondial. Elle est opérée à partir des indicateurs comportementaux qui ont progressivement émergé comme les plus représentatifs de la mobilisation défensive. Nous repérons les comportements correspondants manifestés régulièrement dans diverses classes de situations. Il s'agit de documenter les régularités de la pratique : celle-ci prend alors un caractère d'activité typique (Quéré, 1993).

La seconde étape consiste en une analyse de ce que X peut thématiquer à propos de sa pratique. Elle s'opère à l'issue d'un entretien conduit selon une procédure d'autoconfrontation (Theureau, 1992), qui vise à replacer le joueur au plus près de la situation vécue grâce aux traces qu'autorise le film. Les verbalisations sont exprimées spontanément par X ou suite à des incitations ou des relances du chercheur. L'analyse repose sur l'émergence de catégories thématiques progressivement remises en cause jusqu'à ce qu'elles paraissent satisfaisantes.

Cette analyse assurant un autre mode de documentation permet de confronter la pratique *in situ* à ce qui est explicitement signifié *a posteriori*.

Résultats

Présentation des matériaux issus de l'observation

Durant le cours du jeu, X est en permanence et instantanément orienté face au ballon, excepté lorsque l'équipe adverse est en situation de crise, c'est-à-dire lorsqu'elle est confrontée à des incidents de réception de service ou de défense. Lorsque, sur smash adverse, la vitesse du ballon est très grande, seuls la tête et le haut du buste de X sont orientés vers le ballon. Lorsque X anticipe une intervention (un plongeon vers l'avant) mais qu'il est surpris par la trajectoire réelle du ballon (qui arrive derrière lui, à sa droite, vers un de ses partenaires), tout en étant embarqué dans sa chute vers

l'avant, il tourne la tête instantanément pour regarder le ballon sans regarder ses mains lors du contact avec le sol.

X manifeste fréquemment une "attitude de garde" (bras relevés, jambes plus ou moins fléchies, en appui dynamique au sol). Il n'est en "attitude de repos" que lorsque le ballon est en phase d'ascension vers le plafond ou lorsque l'équipe adverse est en situation de crise. Dans tous les autres cas, il est dans une posture intermédiaire. X est spécifiquement "en garde" : au moment où le serveur adverse contacte le ballon ; avant que le passeur (si celui-ci n'est pas arrière pénétrant) et l'attaquant adverses touchent le ballon ; lorsqu'un de ses partenaires s'apprêtant à jouer le ballon semble dans des conditions d'intervention peu favorables.

X ébauche de nombreux ajustements de placement et des déplacements instantanés et explosifs, alors que ses partenaires sont encore statiques. Ses déplacements débutent en même temps que le ballon lors des smashes adverses. Il jaillit intensément quelles que soient : la position qu'il occupe sur le terrain ; la destination du ballon ; la distance qui le sépare du ballon. Une fois ce jaillissement opéré, emporté par son élan, il décélère parfois, mais dans un second temps lorsqu'un partenaire est placé plus près du ballon ou lorsque le ballon est trop loin pour qu'il puisse le contacter.

X se distingue de ses partenaires par ses nombreuses réactions de frustration lorsque, suite aux services et attaques adverses, le ballon touche le sol de son terrain. Ces manifestations émotionnelles sont variables, contenues, non exubérantes, mais le coupent quelques instants de ses partenaires. En revanche, ses manifestations de joie, lorsque son équipe remporte le point, ne se distinguent pas de celles de ses partenaires, dont elles ne sont ni plus fréquentes ni plus intenses.

L'efficacité défensive de X est reconnue parce qu'elle est mesurée à l'aide d'outils statistiques et comparée, à son bénéfice, à celle des autres joueurs. Mais il faut noter qu'aucun des indicateurs précédents n'est relatif à la qualité ni à la précision des interventions proprement dites sur le ballon. Ils concernent les comportements du joueur en relation avec les déplacements du ballon, ce qu'on a pu appeler "jeu sans ballon" : ils sont spécifiques de la mobilisation défensive et demeurent en ce sens étrangers au critère de l'efficacité.

Présentation des matériaux issus de l'entretien

Les catégories thématiques constituées¹ suite à l'analyse de cet entretien sont :

L'expression d'une conviction sur le volley-ball

- "le volley, c'est le ballon doit pas tomber par terre dans cette zone-là [le terrain occupé par son équipe], donc il faut absolument qu'il tombe pas par terre"

L'expression d'une centration sur l'activité défensive

- "si tout le monde fait son travail... eh ben la balle elle tombe pas"
- "tu te sens obligé de défendre tous les ballons"
- "pour moi, si on veut gagner, c'est pas normal [de pas aller à fond se battre sur tous les balles qui arrivent]"

L'expression d'une polarité plaisir-déplaisir selon que la défense est réussie ou ratée

- "pour moi la plus grande joie c'est quand quelqu'un défend, c'est évident. Pour moi"
- "ça c'est sûr, à chaque fois qu'il n'y a pas une défense de faite, et que je suis sur le terrain, je me dis j'aurais dû être là"
- "ça je peux pas le supporter [que la balle tombe au sol dans son camp]"

L'impression d'une force qui s'impose à lui et qui le meut spontanément

- "j'irai tout le temps. Je pense que j'irai parce que j'y réfléchis pas"
- *Et si la balle est loin ?* "Et bien j'irai, j'irai". *Sur le temps, dans le temps, pas après avoir vu la balle ?* "Non, non, sur le temps. Parce que, je veux dire, je vois la balle qui part, j'y vais. Je vais y aller, même si je la touche pas"
- "à un moment donné je vais penser la balle perdue mais je vais y aller parce que il faut que j'y aille"

¹ Suivent quelques extraits significatifs de verbatim avec, en italiques, les interventions du chercheur.

Les situations de jeu rapportées au temps disponible pour une intervention défensive

- *Qu'est-ce qui fait que, à certains moments, vous vous mettez en position ramassée ?* “quand y a une relance qui se fait [chez l'adversaire], t'es pas obligé d'être comme ça [en position de garde], tu sais que la balle elle va pas t'arriver dessus ? A partir du moment où, si le passeur est devant, c'est à ce moment-là où je me mets à intervenir, parce c'est à ce moment-là où la balle peut arriver chez nous”

- *mais quand vous vous mettez en position de garde, vous êtes pas sûr que la balle va arriver sur vous...* “Non, mais elle peut arriver sur moi, alors que si c'est une relance adverse, elle arrivera pas sur moi. Ou alors si elle arrive, j'aurais largement le temps de faire ce que je dois”

L'expression d'une relation aux partenaires en référence à leur mobilisation défensive

- “ce qui m'énerve c'est que je comprends pas pourquoi les autres ils sont pas comme moi”

- *et vous avez l'idée que votre coéquipier, il fait ce qu'il peut, mais il est pas sur votre même logique ?* “Oui mais en fait le problème, c'est que moi je réagis comme si c'était moi, en fait, c'est un peu ça, le tort, mais les mecs maintenant le comprennent”

- *est-ce que ça vous arrive d'en vouloir à quelqu'un de pas défendre, de pas se jeter pour défendre ?* “Ben souvent, même tout le temps”

L'expression d'une finalité qui prévaut sur les moyens mis en œuvre pour la satisfaire

- “elle doit pas tomber là, vous vous démerdez”

- “je vais y aller avec le torse, avec tout, mais je vais la défendre, la balle [...] avec n'importe quoi, mais je vais la défendre”.

Interprétation : mobilisation défensive et éprouvé affectif

Les deux types de matériaux font apparaître que pour X le volley-ball est sur le fond un sport d'opposition, où des adversaires

se confrontent en référence à un enjeu permanent de rupture de l'échange².

Les comportements et verbalisations sont complémentaires, ils documentent une réaction adaptative globale indissociable d'un ressenti de danger ou d'une menace. La mobilisation défensive de X réfère en effet, à tout moment, à la rupture de l'échange. L'échange est l'enjeu justifiant son activité : il est ce qu'il y a à perdre (si on ne parvient pas à éviter la rupture, si on laisse la balle tomber dans le sol de son demi-terrain) et ce qu'il y a à gagner (si l'adversaire n'y parvient pas).

Le fait qu'il s'oriente systématiquement et instantanément face au ballon est l'indice d'une relation particulière entretenue avec le ballon, lequel est perçu comme l'objet représentatif du danger. Le ballon est le véhicule ou le média du danger de rupture, car c'est la nature de ses déplacements qui détermine *in fine* l'issue de chaque échange. X éprouve spontanément le besoin d'être constamment attentif aux déplacements du ballon. Il indique que, même lorsqu'il est en attitude de repos, il est néanmoins "en alerte [...] ça veut dire que *j'analyse*, je regarde s'il va y avoir bonne relance, s'il y a relance moyenne".

L'attitude de garde préparatoire à une possible intervention est l'indice de la relation entretenue avec le futur immédiat des situations du jeu. Les propos de X confirment qu'il est en permanence engagé dans une préoccupation temporelle : s'il n'est jamais sûr d'avoir à intervenir, il évalue intuitivement l'évolution des situations au cours desquelles il peut avoir à intervenir et indissociablement le degré d'urgence temporelle associé à cette intervention potentielle ("elle peut arriver sur moi, alors que si c'est une relance adverse, elle arrivera pas sur moi. Ou alors si elle arrive, j'aurais largement le temps de faire ce que je dois"). L'attitude de garde est adoptée systématiquement lorsque l'évolution immédiate de la situation actuelle du jeu est sentie comme potentiellement dangereuse au regard de l'enjeu de rupture : X *pré-pare* ce danger. Ceci est congruent avec la distinction

² Le terme autochtone d'*échange* est ambigu car il laisse penser que les adversaires jouent à s'échanger le ballon ; son équivalent anglais *rally* l'est moins. Tout échange de jeu débute avec l'exercice d'un service (le ballon est alors "en jeu"), donne lieu à une configuration particulière de déplacements aériens permanents du ballon par déviation(s), et se poursuit aussi longtemps que l'une des équipes ne parvient pas à renvoyer le ballon conformément aux prescriptions réglementaires (le ballon est alors "hors jeu").

avancée par La Porte (2001) dans le domaine de l'ergonomie des organisations à risque entre situations de confiance et situations de danger pour rendre compte de l'avènement d'un état d'alerte et de la réactivité différentielle des individus. L'activité de X se déploie dans un contexte perçu comme dangereux, puisque toute situation semble destinée à devenir dangereuse : "les situations que j'appelle favorable, c'est [celles] qui sont *pas encore dangereuses*". Nicolau (1983) caractérise l'attitude de garde comme l'activité préparatoire "d'un joueur qui prévoit que l'adversaire peut le mettre en difficulté", p. 51).

Les jaillissements intenses consentis pour contacter certains ballons est l'indice de la relation entretenue avec un danger avéré. Le joueur s'engage à défendre les attaques de l'adversaire mais aussi à compenser les incidents de construction du jeu de sa propre équipe, quelle que soit sa position sur le terrain au moment considéré. Cette réaction instantanée au danger vise en première urgence à éviter la rupture au détriment de l'équipe, ceci prenant spontanément le pas sur toute autre préoccupation. Selon Lazarus (2001) et Scherer (2001), ceci relève des actes adaptatifs intuitifs, non délibérés, en cas d'urgence temporelle forte impliquant des aspects essentiels pour le bien-être. De nombreux propos de X soulignent qu'il y va spontanément, sans y penser ("je vois la balle qui part, j'y vais" ; "j'y réfléchis pas" ; "j'y vais instinctivement"), sans évaluer préalablement ses chances de réussite. On est proche de l'inclination que Bergson (1958) définissait comme un mouvement commencé comme par action réflexe, définition loin de reposer sur une métaphore : c'est ainsi qu'on doit comprendre son expression "il faut que j'y aille", un mouvement qui s'impose de lui-même. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il déplore les partenaires qui "n'esquise[nt] même pas un geste" défensif. Parfois il poursuit son effort vers le ballon tout en sachant qu'il ne l'aura pas "je vais penser la balle perdue mais je vais y aller parce que il faut que j'y aille". Il y va "désespérément", selon son expression, ce qui le conduit dans des tentatives extrêmes parfois dangereuses pour son intégrité (dans les tribunes, au contact des murs ou obstacles matériels ; des chutes, sauts ou ruades "désespérés" qui le font retomber lourdement au sol, au risque de le blesser). On est loin de l'image d'un gestionnaire avisé de ses ressources. Dans d'autres circonstances, il ne renonce, qu'après avoir vu un partenaire mieux placé que lui pour toucher le ballon ou lorsque le ballon est vraiment trop loin.

Enfin, ses manifestations émotionnelles de frustration sont l'expression d'un éprouvé affectif à tonalité négative. Il indique qu'il "ne peut pas supporter" que le ballon tombe par terre, que selon lui "il faut absolument qu'il tombe pas par terre", qu'"à chaque fois qu'il n'y a pas une défense de faite, et que je suis sur le terrain, je me dis j'aurais dû être là". C'est la perte du point par rupture de l'échange raison de ballon non défendu qui le frustre ("là je suis agacé parce qu'on laisse tomber la balle. C'était jouable"), au point de lui faire proférer la sentence ("si tout le monde fait son travail...eh ben la balle elle tombe pas"). Lorsque son équipe perd l'échange pour d'autres raisons (par exemple sur faute d'attaque), il n'exprime pas cette frustration.

L'entretien s'avère précieux car il révèle aussi l'existence d'une joie intense mais non manifeste : "pour moi la plus grande joie c'est quand quelqu'un défend, c'est évident". Il évoque "la jouissance", qu'il "prend à faire ça" (réussir à défendre).

L'étude établit que la mobilisation défensive de X renvoie à un enjeu, qu'elle relève d'une cohérence propre traversée par un sens d'ensemble : l'éprouvé affectif qui caractérise son expérience réfère à la menace que présente tout risque de rupture de l'échange. Son activité prend la forme d'une motricité d'ordre relationnel : X est un joueur très efficace parce qu'il dispose donc d'une motricité spécifique très performante, mais il ne la pose jamais comme essentielle. Pour lui, ce qui compte, c'est défendre, et tout le reste n'est que moyen au service de cette fin : "avec le torse, avec tout, avec n'importe quoi" ; "avec le pied, avec le poing".

Selon ces perspectives, chaque joueur serait plus ou moins en prise à cet enjeu : c'est ainsi que nous interprétons la variabilité interindividuelle de mobilisation défensive. Il reste à appréhender, à partir du cas de X, la question du bien-être en situation d'exercice corporel. Ceci nous permettra de clarifier la question des rapports entre motivation et mobilisation.

Sensibilité et bien-être en situation

L'expérience de X est marquée par une alternance d'éprouvés affectifs à tonalité positive et négative selon que la rupture à pu (ou n'a pu) être évitée par une intervention défensive. L'hypothèse de la rupture de l'échange comme enjeu est congruente avec les conclusions de la psycho-philosophie des tendances (Récopé,

2007) : pour Meynard (1963), tout phénomène affectif, n'a de sens qu'en fonction de la tendance dont il souligne la satisfaction ou l'insatisfaction. Encore faut-il ici distinguer, comme le fait Pradines (1948), les *tendances à...* (dont le complément est verbal), de l'ordre des habitudes, et les *tendances vers...* (dont le complément est un substantif). Les *tendances vers* étant un élan de l'organisme tout entier vers certaines situations ou circonstances qui les satisfont, et réciproquement loin de celles qui les menacent, il est inévitable que la tendance ainsi entendue soit définie par son objet et qu'elle soit source de l'éprouvé affectif. Toute *tendance vers* est un mouvement organisé qui vise à créer un certain type de situations dans lequel elle se satisfait (Mucchielli, 1964) : le rapport de X à la rupture de l'échange et la mobilisation qui en découle relèvent d'une telle tendance.

Il reste à appréhender l'enjeu de rupture en tant que sens d'ensemble structurant tant l'activité que l'éprouvé affectif de X.

Perception, affectivité et sens : la connaissance sensible

Certains philosophes, parmi lesquels Merleau-Ponty (1945) défendent la conception d'une perception valorisante et affective. Nous serions d'emblée en présence du *sens* qu'ont les choses pour nous, "*sens* plutôt qu'*interprétation*, car ce dernier terme implique une activité intellectuelle dont la présence est elle-même en question dans la perception. Par ce terme plus vague de "sens", nous entendons que la perception n'est jamais indifférente à son objet : celui-ci est perçu *comme* utile ou nuisible, plaisant ou déplaisant... Nous nommons donc "sens" cette dimension affective de l'acte perceptif" (Sévérac, 2004, p. 9).

Les tenants du courant de l'appraisal en psychologie des émotions se fondent sur les relations entre perception et référence au bien-être : selon Lazarus (2001) le terme d'"appraisal" (traduisible par appréciation ou évaluation largement inconsciente, intuitive) doit être préféré à celui de "perception", ce dernier n'insistant pas assez sur la signification personnelle des objets ou événements en terme de bien-être. L'homme apprécierait constamment les circonstances auxquelles il est sensible et réagit conformément à cette appréciation, en référence aux valeurs personnelles, à l'impact existentiel des buts poursuivis, et aux intentions en situation. Cette appréciation relevant d'un sens affectif détermine le contenu qualitatif d'une expérience émotionnelle ainsi que son intensité. Pour Scherer (2001), tout organisme évalue

constamment tous les événements en relation avec ce qu'ils impliquent en termes de bien-être.

Ce sens sensible renvoie à une relation non strictement cognitive/intellectuelle/représentationnelle mais indissociablement affective/corporelle/relationnelle car dépendant d'un mobile³. Thinès (1997) montre aussi, dans son analyse de la perception, le caractère biologiquement fondé de la référence sensible, et rappelle que la perception humaine a été envisagée comme à la fois connaissante et sensible par Buytendijk (1965).

Nos résultats peuvent féconder cette question de la connaissance sensible. Ils suggèrent en effet que X est particulièrement mobilisé en situation parce qu'il est sensible *particulièrement* à l'enjeu de rupture de l'échange. Ses comportements et ressentis, en dépit de leur pluralité apparente traduisent une cohérence. Nous saisissons ainsi qualitativement *ce à quoi* il est sensible : la rupture de l'échange. Son expérience corporelle relève d'une relation : spécifier cette relation et l'*objet de sa sensibilité* est donc indispensable pour espérer comprendre cette expérience.

Connaissance sensible et connaissance motrice

Ces résultats sont pour partie convergents avec les analyses d'auteurs visant la constitution d'une phénoménologie post-husserlienne mettant en cause le statut prédominant accordé à la conscience par la phénoménologie, y compris celle de Merleau-Ponty. La conscience est réinscrite dans une totalité vitale qui lui est première. En partant du vivant, on peut envisager le dynamisme unitaire par lequel le vivant s'ouvre à son monde. Barbaras (1994, 2003) prolonge la question de la *relation origininaire au monde par le sentir et le se-mouvoir* (Straus, 2000). Cette relation se réalise par nos appétits dans le mouvement du *suivre*, du *s'unir-à*, et par nos aversions dans le mouvement du *fuir*, du *se-séparer-de*. Le sentir est une expérience pathique qui recouvre le sympathique (l'attirant, le plaisant, l'utile) comme l'antipathique (le repoussant, le désagréable, le nuisible). Le mouvement et le sentir sont donc

³ Elle n'est pas subordonnée à un motif s'inscrivant dans l'ordre de la raison : nous reprenons ici la distinction kantienne entre *motifs* (dirigés et évoqués par la raison) et *mobiles* (comme penchants sensibles ou inclinations, de nature passionnelle).

indissociables : rien ne peut être connu comme attirant ou repoussant, ni ressenti comme sympathique ou antipathique par un organisme vivant si celui-ci ne dispose de la possibilité de se mouvoir vers les choses attirantes ou de s'éloigner des choses repoussantes. Réciproquement, un être capable de se mouvoir mais non de sentir n'aurait aucun milieu, car aucun lieu où se mouvoir : il n'aurait pas à s'approcher de certaines choses ni à s'éloigner de certaines autres. En somme, un être qui ne pourrait s'éloigner ou s'approcher serait insensible, tout comme un être incapable de sentir ne serait pas en mesure de s'orienter. La connaissance sensible a un caractère moteur autant que la connaissance motrice à un caractère sensible. De telles perspectives conduisent à caractériser la connaissance sensible comme une connaissance motrice.

Selon Barbaras (1999), parler de monde sensible relève de la tautologie : il n'y a de monde que comme sensible, il n'y a de sensible que comme présentation d'un monde. Il s'agit d'un *milieu*, comme ensemble de ce à quoi l'organisme sera sensible, constitué par l'organisme, sans que cette constitution repose sur une faculté distincte des actes par lesquels le vivant agit au sein de ce milieu. "Le vivant ne répond aux sollicitations du monde extérieur qu'en fonction des normes propres de cet organisme" (*Ibid.*, p. 143). Mais la question des normes propres n'est pas approfondie.

C'est pourquoi cette phénoménologie de la vie ne suffit pas à qualifier et à spécifier la relation mise en évidence par nos résultats. Elle reste muette sur le s'unir-à *quoi*, se-séparer de *quoi* ?

Normes propres et sensibilité

La philosophie de la vie de Canguilhem (1952, 1966), qui se centre sur la relation entre la vie et la norme, entre le vivant et son milieu, est un recours précieux, d'autant plus que Le Blanc (2002) y voit la possibilité d'une anthropologie philosophique de la vie ordinaire. Elle s'inspire de la phénoménologie de Goldstein (1951) qui a révélé le principe normatif de tout organisme, conçu comme une totalité présentant toujours un type d'activité privilégié qui assure son rapport optimum avec le milieu. Cette philosophie de l'individualité vivante appréhende l'expérience concrètement vécue. Selon Macherey (1998) l'expérience ne doit pas être comprise comme individuelle, au sens d'une individualité abstraite s'exprimant au sein de formes d'existence et de milieux sociaux et collectifs, mais comme individuée. Comme singulière, liée à des

normes propres, en tant que dispositions et aspirations particulières : les normes expriment dynamiquement un élan qui trouve son impulsion en chaque vivant, selon une orientation déterminée par son essence singulière de vivant. Selon ces perspectives, la vie est un processus de différenciation par lequel tout vivant produit ses propres normes : “Chaque homme serait la mesure de sa propre normalité” (Canguilhem, 1966, p.347), c’est-à-dire qu’il sentirait ce qui, pour lui, est normal ou anormal, ce qui favorise la réalisation de sa vie et ce qui la menace. Les normes sont des manières singulières de se rapporter à un milieu extérieur (Le Blanc, 1998). Elles sont selon nous à concevoir non pas seulement comme des comportements privilégiés, mais plus fondamentalement comme ce qui leur est sous-jacent : à savoir des *relations prévalentes* qui favorisent la dynamique normative de la vie de chacun. C’est en ce sens précis que, pour nous, “l’être est relation” (Montebello, 2003). Il s’agit donc d’appréhender les faits subjectivement éprouvés, plutôt susceptibles d’appréciation que de mesure ou d’exhibition objective, qui relèvent du sensible : d’un “sens [qui] n’est pas la relation entre..., il est la *relation* à... c’est pourquoi il échappe à toute réduction qui tente de le loger dans une configuration organique ou mécanique” (Canguilhem, 1980, p. 27).

Ainsi peut-on rendre compte de la constitution d’un milieu : “Le milieu du vivant est ainsi l’œuvre du vivant qui se soustrait ou s’offre sélectivement à un certain milieu” (Canguilhem, 1966, p. 117) ; ou encore : “le milieu propre de l’homme c’est le monde de sa perception, c’est-à-dire le champ de son expérience pragmatique où ses actions, orientées et réglées par des valeurs immanentes aux tendances, découpent des objets qualifiés, les situent les uns par rapport aux autres et tous par rapport à lui.... Ainsi, seul le monde usuel de son expérience pragmatique, a un sens pour le vivant” (Canguilhem, 2003, p. 195).

Nos résultats gagnent à être interprétés par la référence à une norme propre de X, car :

- ses comportements de frustration et ses ressentis expriment ce qui est pour lui normal ou anormal : “on doit la défendre, c’est pas normal” ; “si on veut gagner, c’est pas normal”.

- il exprime fréquemment un sentiment d’évidence et de conviction profonde (dont la retranscription écrite a du mal à rendre compte) sous forme de sentences abruptes : “si tout le monde fait son travail... eh ben la balle elle tombe pas” ; “tu te sens obligé de défendre tous les ballons” ; “si le mec il fout une mine à 2m [de

l'endroit où tu es], tu vas jamais l'avoir. Mais si ça se passe à 50cm, 1m, tu dois la toucher”.

- ses propos attestent une centration sur son milieu et son point de vue propres, ponctués par de nombreux “pour moi,... ” tout en traduisant fréquemment l'impression d'une posture non partagée par ses partenaires : “en fait le problème, c'est que moi je réagis comme si c'était moi” ; “moi je suis pas objectif parce que je prends mon exemple” ; “ce qui m'énerve c'est que je comprends pas pourquoi les autres ils sont pas comme moi”.

Sensibilité et bien-être/mal-être

Pour Ribot (1896), fidèle à la thèse spinoziste du *conatus*, la sensibilité, c'est “la faculté de tendre ou de désirer et par suite d'éprouver du plaisir ou de la douleur”. Ceci signifie que plaisir et douleur surviennent comme effet d'une *tendance vers* (Pradines, 1948), comme ressenti soulignant la satisfaction ou l'insatisfaction de celle-ci. Notre étude précise cette définition ancienne : c'est la *tendance vers*, conçue comme norme propre, qui semble le mieux caractériser la sensibilité comme *relation à...*

La relation de X à la rupture de l'échange constitue sa sensibilité. Nos résultats permettent de rapporter l'un à l'autre le *ce vers quoi il s'unit* ou *s'ouvre*, et le *ce loin de quoi il se sépare* ou *se ferme* (selon les termes de Straus et Barbaras), c'est-à-dire le *ce à quoi il s'offre* et *se soustrait* (selon les termes de Canguilhem). Ils mettent en évidence l'ambivalence constitutive de la sensibilité : l'attrayant ou l'effarouchant se rapportent au même objet de sensibilité, à savoir la rupture de l'échange. La rupture de l'échange est vitalemment/existentiellement l'enjeu du jeu pour X. Elle est la réalisation visée, mais elle est comme un objet à deux faces :

- éviter la rupture est attrayant, éprouvé comme bien-être personnel (“grande joie”, “plaisir”, “jouissance” exprimées par X) : cela passe par une approche du ballon (suivre, s'unir-au ballon) en tant que proximité existentielle (dont témoigne la focalisation sur le ballon assurée par le regard, par l'orientation corporelle, puisqu'il est l'objet central du milieu personnel), mais aussi en tant que proximité spatiale (l'atteindre, assurer le contact avec lui avant qu'il ne tombe au sol), mais ce n'est pas finalement l'approche *du* ballon en soi qui compte, puisque l'approche du ballon est approche de la possibilité de défendre, approche de l'évitement de la rupture : l'approche n'est alors pas spatiale, mais existentielle, de même que

l'est l'évitement de la rupture, en un sens distinct de celui d'évitement comme éloignement à l'égard d'un objet (fuir, se séparer-de comme augmentation d'une distance spatiale),

- ne pas réussir à l'éviter est effarouchant, éprouvé comme mal-être personnel ("je peux pas le supporter", "frustration", "désespérément" exprimés par X) : c'est la raison pour laquelle X pré-pare le danger de rupture en se préparant à l'éviter, qu'il ressent des moments de tensions (état de garde), qu'il cherche à prévenir, dont il cherche à se prémunir, y compris en cas de danger avéré (courses effrénées, sauts désespérés, etc.).

C'est donc bien la même norme qui détermine, selon cet exemple issu du champ des activités corporelles, ce qui est favorable (attrayant) et ce qui est menaçant (repoussant). C'est selon la satisfaction concrète de cette norme en situation d'exercice qu'advientra une expérience concrètement vécue de plaisir ou de douleur. Plaisir et douleur, attirant et repoussant sont donc référés à une seule et même norme : ils sont deux éprouvés réciproques et complémentaires. Ils sont l'exact *envers* l'un de l'autre.

Selon ces perspectives, la sensibilité apparaît indissociablement comme :

- une relation *normale*, en tant qu'elle est sélectivement orientée vers l'objet à réaliser, lequel constitue la référence au bien-être, donc celle de l'état normal et de l'état anormal, de ce qui apparaît comme sympathique ou antipathique,
- une relation *phénoménalisante* aussi, en tant qu'elle est à l'origine de la perception et de la connaissance du milieu de pratique,
- une relation *mobilisante* enfin, en tant qu'elle s'exprime comme dynamique intensive d'attraction/répulsion et d'augmentation/diminution d'activité.

L'insensibilité renverrait alors à l'indifférence, à l'apathie et à l'immobilisation à l'égard des aspects du monde extérieur qui sont étrangers à cette relation, qui ne sont pas pertinents en regard du bien-être en situation d'exercice corporel.

Conclusion : Bien-être, sensibilité et mobilisation en situation d'exercice corporel

La sensibilité est la relation fondatrice du mode d'exister vivant, qui intègre les registres pathique, gnosique et moteur dans l'unité de l'organisme. La sensibilité de X à la rupture de l'échange est sous-jacente à sa mobilisation défensive, à ses éprouvés affectifs en situation et à son milieu de pratique propre. C'est ainsi que nous comprenons son expérience et son bien-être en situation d'exercice corporel.

Qu'est alors devenue la question de la motivation ? Certains théoriciens resserrent implicitement le lien entre motivation et mobilisation, entre motivation et sensibilité. C'est le cas de Nuttin, pour qui la motivation est l'aspect dynamique de la relation d'un sujet avec le monde, et concerne la direction active du comportement vers certaines catégories préférentielles d'objets, ce terme étant à comprendre dans son sens le plus large. "Certaines formes de contact et d'interactions sont préférées à d'autres, certaines sont recherchées et même requises (...), d'autres au contraire sont évitées et apparemment nocives" (1985, p. 15). La conséquence logique de cette position est que le sujet et le monde ne constituent pas deux entités autonomes préexistantes qui entrent après coup en relation : "l'unité de base est, d'emblée, le réseau fonctionnel des relations mêmes (...). En dehors de cette unité fonctionnelle, ni individu ni monde n'existent (...). Les deux pôles n'existent donc qu'en fonction l'un de l'autre dans le cadre d'une activité relationnelle" (Ibid., p. 103). La pertinence d'une telle approche située et sensible de la motivation est pleinement confirmée par notre étude, mais elle désigne en réalité ce que nous avons nommé mobilisation.

Cette approche semble avoir été occultée par les tenants de la conception dominante : la pensée de la motivation risque alors de laisser penser que tout le monde perçoit – et agit dans – le *même* monde extérieur, aussi que la *même* action est susceptible d'être exécutée avec une faible ou une forte motivation. Nos résultats suggèrent que ce n'est pas le cas : du fait de la sensibilité, valeurs et constitution du milieu sont indissociables, activité et bien-être aussi. Nos constats initiaux perdent ainsi leur caractère embarrassant et paradoxal : telle personne indiquant sincèrement hors situation qu'elle n'est pas particulièrement motivée à pratiquer le volley-ball

peut dévoiler en situation de jeu une sensibilité insoupçonnée à la rupture de l'échange, à son corps défendant.

Selon Macherey (2001), la décision qui a fondé l'œuvre de Canguilhem sur le normal et le pathologique répondait à une intention bien précise : consacrer aux problèmes de la vie, non pas un regard objectif, mais une attention concrète, en situation. En nous centrant précisément sur la pratique *in situ* d'un volleyeur, sur son éprouvé en situation, relaté au cours de l'entretien, nous avons partagé cette orientation.

Si "l'adaptation à un milieu personnel est une des présuppositions fondamentales de la santé" (Canguilhem, 1952), le normal existe concrètement dans une vie individuée caractérisée par une référence propre à ce qui est *apprécié comme constitutif du bien-être* (le sain, l'utile) et de ce qui est *apprécié comme constitutif du mal-être* (le malsain, le nuisible).

Ces analyses constituent une alternative à la conception dominante de la connaissance d'un environnement existant indépendamment des pratiquants et d'une motricité caractérisée d'abord par des gestes spécifiques efficaces. Elles suggèrent d'articuler deux pensées : l'être sent et se meut (Straus, Barbaras) selon ses normes propres (Goldstein, Canguilhem).

Notre analyse de la mobilisation défensive à partir d'une étude de cas laisse penser que l'activité de tout volleyeur relève d'une *rationalité normée par sa propre sensibilité à l'enjeu de rupture de l'échange*. Des études complémentaires portant sur l'expérience corporelle d'autres volleyeurs sont nécessaires pour mettre à l'épreuve cette manière d'envisager ce qui est sous-jacent à la mobilisation défensive.

Bibliographie

- Barbaras, R. (1994). *La perception, Essai sur le sensible*. Paris : Hatier.
- Barbaras, R. (1999). *Le désir et la distance*. Paris : Vrin.
- Barbaras, R. (2003). *Vie et intentionnalité*. Paris : Vrin.
- Bergson, H. (1958). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris : PUF.
- Buytendijk, F.J.J. (1965). *L'homme et l'animal, essai de psychologie comparée*. Paris : Gallimard.
- Canguilhem, G. (1952/2003). *La connaissance de la vie*. Paris : Vrin.

- Canguilhem, G. (1966/1988). *Le normal et le pathologique*. Paris : PUF.
- Canguilhem, G. (1998). *La santé, concept vulgaire et question philosophique*. Pin-Balma : Sables.
- Coquery, J.-M., & Marins, D. (1991). Motivation. In J.-F. Le Ny, & S. Moscovici (Eds), *Grand Dictionnaire de la Psychologie* (p. 480). Paris : Larousse.
- Goldstein, K. (1951). *La structure de l'organisme*. Paris : Gallimard.
- La Porte, T. R. (2001). Fiabilité et légitimité soutenable. In M. Bourrier (Ed.), *Organiser la fiabilité* (pp.71-105). Paris : L'Harmattan.
- Lazarus, R.S. (2001) : Relational Meaning and discrete Emotions. In K.S. Scherer, A. Schorr, & T. Jonhstone (Eds.), *Appraisal Processes in Emotion : Theory, Methods, Research* (pp. 37-67). Oxford/New-York : Oxford University Press.
- Le Blanc, G. (1998). *Canguilhem et les normes*. Paris : PUF.
- Le Blanc, G. (2002). *La vie humaine. Anthropologie et biologie chez Georges Canguilhem*. Paris : PUF.
- Macherey, P. (1998). Normes vitales et normes sociales dans l'essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique. In *Actualité de Georges Canguilhem* (pp. 71-84). Paris : Institut Synthélabo/Les empêcheurs de penser en rond.
- Macherey, P. (2001). La philosophie des valeurs négatives de la vie de Georges Canguilhem.
<http://stl.recherche.univlille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/Macherey20002001/macherey2.html>
- Marsenach, J. (1991). *EPS, quel enseignement?* Paris : INRP.
- Merleau-Ponty, M. (1945/1995). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Meynard, L. (1963). *L'action*. Paris : Belin.
- Montebello, P. (2003). *L'autre métaphysique*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Mucchielli, R. (1964). *Philosophie de l'action*. Paris : Bordas.
- Nuttin, J. (1985). *Théorie de la motivation humaine*. Paris : PUF.
- Nicolau, H. (1983). *Volley-ball*. Luxembourg : Fédération luxembourgeoise de Volley-ball.
- Quéré, L. (1993). Langage de l'action et questionnement sociologique, in P. Ladrière, P. Pharo, & L. Quéré (Eds.), *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*. Paris : CNRS Editions, 53-83.
- Pradines, M. (1948). *Traité de Psychologie Générale*, Tome 1. Paris : PUF.
- Récopé, M. (1996). *Statut et fonctions du schème de duel dans l'organisation de l'action motrice d'opposition : le cas du volley-ball*. Thèse de psychologie. Université Paris V, non publiée.
- Récopé, M. (2007). Conceptualisation et normativité vitale. In M. Merri (Ed.), *La conceptualisation en débat*. Toulouse : P U du Mirail.

- Récopé, M., Rix, G., Fache., H. & Lièvre, P. (2006). Sensibilité et mobilisation : perspectives d'investigation du sens à l'œuvre en situation de pratique. *Revue eJRIEPS*, 9, 51-66.
- Ribot, T. (1896). *La psychologie des sentiments*. Paris : Alcan.
- Scherer, K. S. (2001a). Appraisal considered as a process of multilevel sequential checking. In K.S. Scherer, A. Schorr, & T. Jonhstone (Eds.), *Appraisal Processes in Emotion : Theory, Methods, Research* (pp. 92-120). Oxford/New-York : Oxford University Press.
- Sévérac, P. (2004). *La perception*. Paris : Ellipses.
- Straus, E. (2000). *Du sens des sens*. Grenoble : Millon.
- Theureau, J. (1992). *Le cours d'action, analyse sémio-logique*. Berne : Peter Lang.
- Voyer, P., Boyer, R., (2001). Le bien-être psychologique et ses concepts cousins. *Santé mentale au Québec*, 26(1), 274-296.
- Thinès, G. (1997). Article "Perception". *Encyclopædia Universalis*. CD Rom.
- Vallerand, R. J. & Thill, E. (1993). *Introduction à la psychologie de la motivation*. Paris : Vigot.